

A M^{LE} HORTENSE R..., DE MONTRÉAL

*Souvent dans les longs soirs de la saison morose,
Nous nous réunissons au coin de votre feu,
Et là tout en jouant, nous bavardons un peu,
Heureux d'être à l'abri dans la chambre bien close.*

*Dehors, le vent d'hiver fait un bruit monotone
Glissant le voyageur surpris en son chemin,
Ou le pauvre mendiant qui va tendant la main,
Espérant rencontrer la bienfaisante aumône.*

*Dans nos petits salons d'amis aux cœurs sincères,
Nous oublions alors nos tristes désespoirs,
Et chassant loin de nous les gros nuages noirs,
Nous voulons profiter des plaisirs éphémères.*

*Car dans le grand sentier pénible du Calvaire,
Que nous gravissons tous d'un pas lourd, chancelant,
Des soucis imprévus viennent mettre souvent
Parmi nos beaux projets quelque grande misère.*

*C'est pourquoi nous aimons les joyeuses veillées,
Où comme un chaud rayon d'un soleil radieux,
Vous venez dissiper nos songes anxieux
Et remplir d'illusions nos âmes désolées.*

*Soyez bénie, ô vous qui, dans l'horizon sombre,
Jetez ce bel éclat, discret, mystérieux,
Frais comme le printemps avec ses reflets bleus,
Et doux comme le chant de la brise dans l'ombre !*

*Puissiez-vous rencontrer dans la sente fleurie,
Où vous allez légère ainsi qu'un papillon,
Le bonheur désiré dans le doux compagnon
Qui vous apportera le bouquet d'Opélie.*

A. BAIL.

Montréal, 1898.

NOS FLEURS CANADIENNES

BOUTON D'OR, OU MARGUERITE JAUNE

Renoncule acre : ranunculus acris. — (Famille des Renonculacées.)

Le joli "bouton d'or," qui fleurit tout l'été, fait le désespoir du cultivateur et la joie de l'artiste.

Du mois de juin au mois d'octobre, il élève fièrement sa corolle dorée et vernissée dans les champs ou le long des routes. Aucun endroit ne lui fait peur et il nargue presque la froidure. Provancher, notre illustre botaniste, nous assure que cette renoncule est d'une telle rusticité qu'il l'a vue épanouir ses fleurs après des froids de 6 et 7 degrés, en automne.

C'est à tort que nos paysans la nomment marguerite jaune, car il y a une énorme différence entre la marguerite qui appartient à la famille des composées et le bouton d'or qui fait partie de la famille des renonculacées.

Les Anglais l'appellent "buttercup" ou "yellow weed," et les Français : bouton d'or, "patte de loup, renoncule des prés."

Cette plante a été introduite en Amérique, mais elle s'est multipliée avec une telle rapidité, qu'elle est devenue extrêmement nuisible en agriculture.

La "renoncule acre" habite aujourd'hui l'Europe, le nord de l'Asie et de l'Amérique, et croît même sur les hautes montagnes.

Cultivée dans les jardins, elle produit le "bouton d'or" à fleurs doubles.

On l'emploie en médecine, pour son "action rubéfiante, vésicante et même caustique."

En général, toutes les renoncules renferment un principe vénéneux et sont dangereuses tant pour les hommes que pour les animaux.



C'est à cela que Constant Dubos faisait allusion en lui consacrant cette strophe :

"Voici, mon fils, ce bouton charmant
Que zéphir berce de son aile ;
Comme il étale en s'inclinant
L'or dont sa corolle recèle !...
Ce joli bouton satiné
Qui sourit comme l'innocence,
Recèle un suc empoisonné
Et souvent blesse l'imprudence."

Dans le langage des fleurs, la renoncule signifie : danger des richesses.

B. J. Mauicatto

UN TRÉSOR

CONTE DE MAI

Mai, jaloux du printemps que le précède, ou plutôt, joyeux de cheminer à ses côtés, revenait ayant fait une ample provision de magnificences. Il jetait à profusion les feuilles sur les arbres, la verdure, les fleurs dans les champs, la gaieté dans les cœurs. Chacun lui faisait fête ; les oiseaux, tout en construisant leurs nids, gazouillaient un remerciement, tandis que d'en haut le soleil semblait lui adresser un sourire protecteur. Et, par cela même que tout lui souriait, mai, généreux comme un prince, comme le printemps même, donnait, donnait toujours sans se lasser. Les autels de la Vierge étaient chargés de fleurs, la terre en était jonchée, le logis du pauvre s'emplissait de ces dons superbes de la nature et, du cœur de l'homme, montait vers le Créateur, un hymne de reconnaissance infinie.

Mais, dans une contrée glaciale, le printemps tout riant ici avait pris là-bas un air bourru ; mai, si prodigue, refusait là comme un avaro, ce qu'il donne ailleurs sans compter. A peine un rayon de soleil vient-il réchauffer cette terre durcie par la gelée, et l'exilé y cherche en vain l'humble fleur qui lui rappellerait son village natal.

Au milieu de cette froide région, un mineur qui avait laissé sa tente errait loin de ses compagnons.

Cet homme paraissait jeune ; mais ses traits durs, son regard sombre, ses cheveux et sa barbe incultes lui donnaient un air vraiment sauvage. Certes, sa pauvre mère qu'il avait laissée seule eut hésité à la reconnaître, et Marguerite, sa belle fiancée eut tremblé devant son Robert.

Depuis longtemps il marchait ainsi, inconscient de la fuite des heures.

— Oui, dit-il tout-à-coup, je serai riche ! L'or c'est un levier puissant : je veux posséder des millions, je veux dominer quand je retournerai dans mon pays. Je rendrai ma mère heureuse et Marguerite n'aura rien à envier aux plus belles. Qu'importe que je pioche pendant des années à la recherche du filon d'or qui me donnera ces satisfactions ? Je veux posséder des trésors ; c'est mon rêve, et ce rêve : c'est le bonheur !

Rompant le silence de l'immensité déserte, sa voix résonnait, vibrante d'énergie, disant ses luttes, trahissant ses ambitions, dévoilant sans crainte d'une oreille indiscrete les secrets de ce cœur endurci au contact de rudes compagnons.

L'obscurité était presque venue.

— Allons, dit-il après être demeuré un instant silencieux, je serai en retard ce soir.

Il se disposait à s'en retourner au plus tôt, lorsqu'il aperçut un objet à ses pieds.

Machinalement, il le ramassa et, tout en continuant sa route, il chercha à distinguer ce que c'était.

C'était une petite statue ; mais elle devait être là depuis bien longtemps, car les traits de l'image représentée étaient presque invisibles. Il la frotte vigoureusement pour la rendre plus nette, et, comme pour exciter sa curiosité, on dirait que des mots sont gravés au pied de la statue. Il s'arrête pour l'examiner plus attentivement et, peu à peu, à mesure que les traits se dessinent d'une manière plus parfaite, une émotion extraordinaire s'empare de son être.

Oui, il y a quelque chose d'écrit au bas de la statuette qui représente Marie : trois mots et une date à demi effacée.

Trois mots : "A mon fils", qui l'ont frappé au cœur ; une date qu'il n'a pas besoin de connaître, car, quelle qu'elle soit, cette date a marqué un jour de grande douleur : les adieux d'un père ou d'une mère à son fils.

Tout un monde de souvenirs se présente alors à sa pensée. Il se revoit enfant, heureux et insouciant ; il se rappelle le jour béni de sa première communion, puis le jour douloureux où, appuyé sur sa mère, veuve désormais, il était allé s'agenouiller sur un tombeau, dans le champ où les morts dorment en paix. Mais le temps, ce grand médecin des âmes, avait adouci sa douleur : de nouveau le bonheur s'était présenté à lui. Sa mère avait béni ses fiançailles avec Marguerite, le sort de Robert allait être à jamais fixé lorsque, subitement, une fièvre terrible, celle de l'or, l'avait saisi. L'aisance ne lui suffisait plus, il voulait être riche, posséder des trésors.

Cette fois, une dernière vision passa devant ses yeux, la scène déchirante du départ...

En ce moment, loin de ces êtres aimés qui avaient cherché inutilement à le retenir, le regard fixé sur la douce image de la Vierge il écoutait une voix secrète qui lui criait :

"Insensé ! Tu voulais des trésors et tu n'avais qu'à tendre la main pour en saisir d'inappréciables ! Maintenant, est-ce que tu ne trembles pas ? Est-ce que tu ne crains pas que ce bonheur qui t'était offert ne se soit pas envolé ? Ah ! tu veux être riche, eh bien ! cherche, cherche pendant des années : et quand tu voudras répandre ton or pour le bonheur de ceux que tu aimes, il ne te restera peut-être alors qu'une tombe à arroser de tes larmes !"

Le mineur avait courbé la tête ; mais, à ces pensées cruelles il fléchit le genou. Il voulut parler ; il chercha dans ses souvenirs une prière désapprise ; sa voix se brisa dans une sanglot, et, pendant que ses lèvres touchaient les pieds de la Vierge que deux larmes brûlantes venaient de laver, comme aux jours de son enfance, il balbutia : "Maman."

* *

Cinq fois le printemps a jeté à la terre ses splendeurs magnifiques, cinq fois mai a fourni une parure verdoyante et fleurie à l'humble maisonnette où l'on fête un joyeux anniversaire depuis que Robert, renonçant à ses rêves ambitieux, est revenu avec une modestie fortune, ne rapportant qu'un seul trésor, la petite statue de Marie.

Or, un beau soir de mai, à l'heure mélancolique du crépuscule, tandis qu'au dehors Marguerite et Robert jouaient avec leur enfant, un beau bébé de trois ans, la vieille grand-mère était occupée à renouveler les fleurs dans son petit oratoire.

Après avoir terminé, elle s'arrêta un moment et son regard contempla dans une extase muette l'image de la Mère de Dieu. Avec des précautions infinies elle prit la statue dans ses mains et doucement la baisa. Pauvre mère ! elle pleurait et Marie semblait sourire. Elle qui se rappelait les larmes du mineur.

Tout à coup, deux bras mignons se nouèrent autour de son cou, puis une voix sonore se fit entendre : Robert, au milieu de sa famille disait une prière sublime qu'il n'oublia plus, "L'Ave Maria."

Paul Herda de Cron

NÉCROLOGIE

Le 7 mai dernier, à Issy (près Paris), mourait un jeune séminariste canadien, Achille Charette.

Le regretté défunt avait suivi son cours classique au collège de Montréal, où ses talents, son application, sa vertu ont laissé l'empreinte d'un souvenir durable.

Fortement épris de l'amour du travail, sous la paternelle protection des Sulpiciens, le 19 août 1896 il